







QUAND LA VIE VOUS  
RATTRAPE...



## ~ Déjà disponible ~

- ❖ Lillah, la licorne... sans corne !
- ❖ Recueil d'histoires courtes pour petits et grands
- ❖ Recueils d'histoires courtes 2 !
- ❖ Recueils d'histoires courtes 3 !
- ❖ Un avenir compromis (saga Lucynda Dubois, #1)
- ❖ Un choix mortel (saga L.D., #2)
- ❖ Apocalypse (saga L.D., #3.1)
- ❖ Tentation Obscure (Fantastique)
- ❖ Regard mortel
- ❖ Nightmare
- ❖ Awkwardly Erotic

---

## ~ À paraître ~

- ❖ Tome 3.2 de Lucynda Dubois – 2020
- ❖ Tome 4 de Lucynda Dubois – 2021



# QUAND LA VIE

VOUS RATTRAPE...



PAR

DELPHINE WYSOCKI



Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce récit est fictif, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite.

ISBN : 9791094595015

Copyright © 2014, réédité en 2016

Auteur et auto-éditeur : Delphine Wysocki

All rights reserved.

Qui sommes-nous pour juger les gens sans connaître ce par quoi ils sont passés ?

Leur peine, leur joie, leur deuil...



L'amour est le plus puissant des sentiments. Il est incontrôlable, il vous tombe dessus quand vous vous y attendez le moins.

Personne ne peut ni n'a le droit de le juger...

*Delphine Wysocki*

our  
love  
story





# Quand la vie vous rattrape...

L'histoire que je vais vous raconter ici est celle de ma rencontre avec Célya, de notre amitié, de notre vie...

C'est une femme formidable !

Nous nous connaissons depuis toujours, et avons un passé similaire, à ceci près que sa mère est décédée alors que la mienne m'a abandonné...

Je vais vous mettre un peu sur la voie : nous sommes tous les deux des orphelins et avons été élevés dans le même orphelinat.

Je ne peux pas me souvenir du jour où je l'ai vue pour la première fois, car je n'avais que deux ans et demi lorsqu'on l'a amenée, mais je sais que ma vie commença réellement qu'à partir de ce moment.

C'est Éléonore, une de nos gardiennes, qui m'a raconté cela, des années après l'évènement...

*« — Tu étais un enfant si timide et renfermé, à l'époque ! Avec les autres membres du personnel, nous essayions sans cesse de te faire rire, de te remonter le moral, mais tu étais de plus en plus triste et tu ne parlais à personne. Jusqu'à ce que Célya arrive...*

*À chaque fois qu'une voiture se garait devant l'orphelinat, tu arrivais toujours à échapper à la vigilance de tes surveillants, et tu bondissais dehors, pensant que cette voiture était pour toi et t'amenait tes parents.*

*Mais quand tu constatais que tu te trompais, une fois de plus, tu partais en courant, pleurant à chaudes larmes, et étais inconsolable pendant une semaine.*

*Mais pas ce jour.*

*Cette fois-ci fut différente.*

*On a déposé Célya dans mes bras et tu as voulu la voir. Et pendant que tu l'observais, tu as entendu l'assistante sociale dire que ses parents étaient morts dans un accident de voiture.*

*Elle a ouvert les yeux, t'a regardé, et t'a souri.*

*C'est à ce moment précis que tu t'es juré de toujours veiller sur elle.*

*Vous ne vous êtes plus quittés depuis, et tu as totalement changé, du jour au lendemain. Tu voulais être le plus rapide et le plus fort pour la protéger, et de ce fait, tu es devenu très copain avec Madame Lesdin<sup>1</sup>... »*

Je n'oublierai jamais tous ces bons moments que nous avons passés ensemble, là-bas.

Nous étions inséparables en ce temps-là, c'est vrai, mais cela n'a pas énormément changé depuis...

---

<sup>1</sup> L'infirmière de l'orphelinat.

Elle est ma meilleure amie, mon amour, mon âme sœur...

Quoi que nous fassions : que ce soit pour manger, pour étudier ou pour participer aux diverses activités qui nous étaient proposées, si l'on cherchait Célya il suffisait de me trouver, et inversement.

Elle était espiègle, joyeuse et altruiste. Moi j'étais téméraire, capricieux et attentionné.

Cela avait d'ailleurs généré bien des situations dangereuses, qui auraient toutes pu finir beaucoup plus mal...

Comme la fois où Célya m'avait écrit une lettre pour mes huit ans. Elle commençait à peine à savoir écrire et avait passé un temps fou à la terminer. Elle en était tellement fière !

Nous étions dans la cour de l'orphelinat, près de la grande salle, quand elle me l'a donnée. Sauf qu'une tempête, qui devait frapper le soir même, commençait à se lever, et qu'une bourrasque fit s'envoler la précieuse feuille.

J'avais couru pour la rattraper, et par chance (enfin, c'est ce que je pensais à l'époque), elle se coinça dans les branches d'un arbre.

Célya avait eu beau me dire de laisser tomber, qu'elle se souvenait de chaque mot qu'elle avait écrit et qu'elle allait m'en redonner une autre, il me fallait celle-ci ! Après tout, c'était sa première lettre, les tout premiers mots qu'elle écrivait, qu'elle *m'écrivait*...

Alors j'avais grimpé dans l'arbre, et j'en étais tombé en me cassant la jambe droite...

Mais, pour moi, ce n'était pas grave. J'avais horriblement mal, certes, et Célya me disputait en me criant dessus, mais j'avais rattrapé la lettre...

Je l'ai toujours d'ailleurs...

Il y a eu aussi la fois où j'avais été pourchassé par un essaim d'abeilles.

J'avais eu très peur à l'époque, et avec du recul, j'ai eu beaucoup de chance ! Cela aurait pu finir de manière plus tragique...

Tout ça parce que Célya adorait le miel...

Nous fêtions ses sept ans, et pour son anniversaire, je m'étais mis en tête de lui offrir un pot de miel. Mais pas n'importe quel miel : je voulais le récolter moi-même.

Cela aurait fait un cadeau exceptionnel et lui aurait montré tout le courage que j'avais...

On nous avait toujours dit que les abeilles étaient inoffensives, qu'il ne fallait pas les embêter, car c'était elles qui fabriquaient le miel. On s'était bien gardé de nous dire qu'elles pouvaient être méchantes, car à l'époque, avec les copains, nous nous amusions à tuer les guêpes en les écrasant, car elles pouvaient être blessantes et nous piquer.

Nous aurions fait pareil avec les abeilles si nous avions su...

Ce jour-là, je m'étais rendu aux abords de la forêt avoisinante. J'y avais repéré une ruche accrochée à un arbre. Alors j'avais grimpé pour l'atteindre, et arrivé à sa hauteur, j'y avais plongé la main...

Inutile de vous dire que j'ai hurlé comme jamais...

Et s'il n'y avait pas eu ce lac tout proche, je ne donnais pas cher de ma peau...

En plus de l'entorse que je m'étais faite en tombant de l'arbre, j'avais eu une réaction toxique à la suite des dix-huit piqûres d'abeilles : hormis les vomissements et maux de tête, quand un apiculteur était venu pour retirer cette ruche et que l'on m'a sorti de l'eau, j'avais convulsé et avais perdu connaissance...

Bref, j'étais un vrai casse-cou, étant enfant ! Si bien que Célya m'amenait fréquemment à l'infirmerie. Elle mettait, cependant, un point d'honneur à me soigner elle-même. Madame Lesdin lui expliquait donc la marche à suivre avec le sourire, et Célya s'appliquait à sa tâche avec le plus grand sérieux.

Elle adorait aussi soigner tous ceux qu'elle pouvait. Nos enseignants ne comptaient plus le nombre d'animaux blessés qu'elle leur avait amené.

Des nombreux oiseaux, tombés de leurs nids, en passant par des lapins, des chatons... et même un marcassin, une fois, qui avait une vilaine morsure au cou et avait été laissé pour mort...

Elle avait, par la suite, poussé le bouchon encore plus loin en ramenant un putois, qu'elle avait trouvé inconscient et la patte cassée.

Pensant que c'était un furet, elle l'avait transporté dans une grande boîte à chaussure et l'avait amené à Madame Lesdin et à Monsieur Duran, notre professeur de biologie.

Quelle ne fut pas sa surprise de constater que ce n'était pas un furet, mais un putois, et ce, dès lors que l'animal s'était réveillé ! En effet, il avait *inondé* l'infirmerie de sa bonne odeur...

Célya, malgré sa bonne volonté de toujours vouloir bien faire, avait écopé d'une demi-journée de colle.

Elle avait été prudente, à l'avenir. Malgré le fait qu'elle ne pouvait s'empêcher de pratiquer, elle s'était, par la suite, davantage focalisée sur la théorie. Elle dévorait tous les livres sur la biologie qu'elle trouvait, et passait beaucoup de temps à étudier.

Nous révisions d'ailleurs ensemble tous les jours, à l'abri du grand chêne, ce dernier étant devenu, au fil des années, notre petit coin rien qu'à nous.



Nous lisions à cet endroit, nous nous racontions des histoires, nous rêvassions durant des heures... Il nous est même arrivé de nous y endormir, blottis l'un contre l'autre...

Les autres enfants nous appelaient les siamois...

Mais, mes moments préférés resteront ceux que nous passions le soir, dans nos chambres.

Tantôt dans la mienne, tantôt dans la sienne, nous pouvions rester des heures sous les couvertures, armés seulement d'une lampe-torche, à se raconter des histoires qui font peur ou s'inventer un monde imaginaire... On nous avait d'ailleurs laissés dormir ensemble sans problème... jusqu'à ce que Célya ait eu dix ans.

Je n'avais pas compris, à l'époque, pourquoi on m'avait soudain refusé de dormir avec ma meilleure amie, mais avec le temps, tout devient clair et l'on finit par en rire.

Célya était devenue une jeune fille, une semaine seulement après son dixième anniversaire. Elle faisait décidément tout autrement que tout le monde : elle était bien plus avancée que nous, pour ce qui était des études, et

maintenant bien plus précoce que toutes les autres filles de son âge. Cela n'a rien changé entre nous pour autant.

Nous chérirons à jamais ces merveilleuses années. Mais rien n'est éternel, en ce bas monde, et nous l'avions compris bien trop tôt...

La même année, bien avant ses onze ans, Célya fut adoptée par un charmant couple.

Mon premier coup de poignard...

J'étais heureux pour elle, bien évidemment, mais je savais que je ne la reverrais pas avant longtemps, si ce n'est jamais plus...

En effet, ses nouveaux parents habitaient le continent américain, plus précisément Montréal, au Québec. Ils étaient juste de passage en France pour l'adoption et repartaient le lendemain. Toute la paperasse était déjà faite depuis longtemps et ils ne leur restaient plus qu'à emporter Célya avec eux à l'autre bout du monde, loin de moi...

Je revois cette journée comme si c'était hier.

C'était un beau dimanche ensoleillé. Nous avons passé la journée dans la forêt, à ramasser et classer diverses plantes pour son herbier, et nous nous reposions au pied de notre arbre, lorsque le directeur est venu à notre rencontre, accompagné d'un jeune couple. Ils nous trouvèrent endormis, main dans la main.

Ce fut dès mon réveil, alors qu'aucun mot n'avait encore été prononcé, que je compris toute l'étendue de la situation. Je n'avais eu qu'à observer la femme, lorsqu'elle avait compris notre attachement, à Célya et à moi.

Nos adieux, ce jour-là, furent le pire moment de mon existence...

J'ai été dévasté, anéanti. On venait d'arracher une partie de mon être, de mon âme. Je me suis coupé de tout durant un mois entier.

Puis un matin, j'eus un déclic.

Je me mis à travailler deux fois plus qu'avant pour être le meilleur élève de l'orphelinat, le meilleur de la ville, le meilleur en tout. Si je voulais un jour revoir Célya, il me fallait la rejoindre à ma majorité. Et pour cela, quoi de mieux que de

poursuivre ses études à l'étranger, une bourse en poche ? C'était mon objectif pour ces cinq prochaines années.

Bien sûr, je recevais régulièrement de ses nouvelles. Tous les mois, une lettre m'était adressée de sa part, où elle me racontait sa nouvelle vie, sa nouvelle maison. Les premières lettres étaient assez mélancoliques : je lui manquais énormément et, elle aussi, se coupait du monde extérieur. Mais je lui avais alors expliqué le but que je m'étais fixé et cela lui fit retrouver le sourire et la joie de vivre.

Les lettres suivantes furent riches en événements. On se disait tout, à travers cette correspondance. Nos progrès scolaires, les nouveaux amis que l'on se faisait, les disputes qu'on avait avec nos parents/enseignants, nos coups de gueule, nos larmes et nos joies. Absolument tout, même les faits les plus anodins. Chaque missive reçue, d'un côté comme de l'autre, ne descendait jamais en dessous des cinq pages.

Les années défilèrent ainsi, rythmées par nos correspondances régulières, nos études, et l'irrépressible envie de se revoir.

Jusqu'à ses quinze ans. Après son anniversaire, qui clôturait les vacances d'été, je n'eus plus de nouvelles. Un mois,

deux mois passèrent sans que mes courriers ne reçoivent de réponses. Je m'étais dit qu'elle devait avoir beaucoup de travail dans son lycée : après tout, elle avait un an d'avance sur le programme scolaire et les choses devaient commencer à se compliquer. Comme j'entrais en terminale, Célya rentrait, elle, en première au lieu de la seconde (enfin ce qui correspondait à cette classe chez nous). Et, la connaissant comme je la connais, elle ne devait pas s'en tenir à son programme de base. Elle adorait se surcharger de travail, et n'avait pas abandonné sa passion pour la médecine.

Je tirais la sonnette d'alarme le jour de mes dix-huit ans. Chaque année, je recevais un petit cadeau avec une longue lettre de sa part (entendez par là, une quinzaine de pages au lieu des cinq habituelles). Cette fois-ci : rien.

Mon second coup de poignard...

C'est là que mes derniers espoirs s'envolèrent.

Après un passage à vide de quelques semaines, je finis par me reprendre en main : si je ne finissais pas mes études pour pouvoir la rejoindre, alors je le ferais pour moi. Cependant, mon moral était toujours au plus bas. Je m'isolais, de plus en plus. Je devenais acariâtre et taciturne. Certains

diront que j'étais en pleine dépression. Je pense que c'était un peu gros pour un jeune homme de dix-huit ans. Mais avec du recul, cela devait bien être cela : c'était comme si on m'arrachait, à nouveau, une partie de moi. Seulement, comme une moitié était déjà partie avec Célya, sans l'autre, je n'étais plus rien.

Les mois défilèrent à nouveau. Longs, oppressants...

La vie avait fini par reprendre son cours. J'avais de bons résultats en classe, je revoyais mes amis, sortais en boîte avec eux. Mais intérieurement, j'étais vide. Une coquille vide qui faisait admirablement bien illusion face aux autres.

Puis, le dernier jour de terminale, je fus félicité pour les excellents résultats que j'avais obtenus, et qui me valaient une bourse dans l'université de mon choix. J'eus du mal à m'obliger de prendre une décision, car il n'était plus question pour moi de partir au Québec.

Comme le destin peut se jouer de vous, parfois !

Alors qu'il ne me restait plus qu'une semaine pour définir mon avenir, une surprise sonna à ma porte, un après-midi ensoleillé.

C'était elle. Ma Célya.

Je ne l'avais pas revue depuis son départ de l'orphelinat, cinq ans plus tôt, et elle se trouvait maintenant sur le pas de ma porte. Certes, nous nous étions envoyé des photos, chaque année, donc je n'avais eu aucun mal à la reconnaître. Mais la voir, debout, face à moi, me chamboula comme jamais. Nous restâmes, tous deux, figés comme deux idiots que nous étions. Puis nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

Tout se déroula le plus naturellement du monde. Le baiser des retrouvailles. Qui transforma notre longue amitié en un profond amour.

Nous parlâmes beaucoup ce jour-là. Elle m'expliqua que, n'en pouvant plus d'être si loin de moi, elle travailla pratiquement nuit et jour pour finir son programme avec un an d'avance. Autrement dit, comme elle était déjà *surdouée*, elle finit avec le BAC en poche à seize ans, après avoir accompli l'impossible : à savoir le programme de première et de terminale en une seule année scolaire.

Voilà pourquoi je n'avais plus eu de ses nouvelles ! Je pourrais lui en vouloir, j'en avais tous les droits après tout, mais

je n'avais pas la force de la repousser. Je la comprenais parfaitement.

Là fut le début de notre histoire d'amour, qui avait pris le pas tout naturellement sur notre amitié d'enfance. Comme si nous ne faisons qu'un depuis notre première rencontre, seize ans plus tôt.

Ce fut le meilleur été de ma vie, de notre vie ! Nos premiers émois, nos premières expériences sexuelles, mais aussi nos premières sorties en amoureux, nos premières vacances, aussi.

Nos anciens responsables, à l'orphelinat, ne furent étrangement pas surpris d'apprendre que nous formions désormais un couple des plus unis. Couple qui s'était formé dès notre plus jeune âge, selon eux, mais que nous ignorions à l'époque. Cela avait toujours été une évidence pour eux.

Nous quittâmes notre région adorée – pour la première fois en ce qui me concerne – pour se rendre en Bretagne durant trois semaines. Une bouffée d'air qui était la bienvenue, sachant ce qui nous attendait durant les années à venir.

La côte d'Émeraude était vraiment magnifique !



Nous sommes tombés amoureux de ces eaux couleur émeraude, de ces plages au sable fin, de ces rochers majestueux, de ces paysages grandioses façonnés par la nature et non la main de l'homme...

Tous les soirs, nous *devions* nous promener au bord de l'eau pour sentir la douce brise marine, entendre le bruit apaisant des vagues...

D'ailleurs, nous avons fait de la plongée pour la première fois. Nous nous sommes ainsi surpris nous-mêmes : la beauté que nous admirions depuis notre arrivée n'était rien comparée aux fonds marins, qui dévoilaient sous nos yeux tous leurs mystères...

Nous sommes ensuite partis visiter le Mont st Michel, où nous y avons passé une journée entière afin de pouvoir faire un maximum de visites guidées et monter jusqu'à l'abbaye.

Puis nous nous enfonçâmes plus profondément dans la Bretagne, jusqu'à Brest, où nous nous rendîmes au cours Dajot, qui surplombe le port et la rade, ainsi qu'au château.

Enfin, dernière étape de nos vacances : Douarnenez. Nous y restâmes jusqu'à la fin.

En remontant chez nous, nous bifurquâmes vers Locronan et ainsi faire un bond dans le passé en vagabondant dans les rues de cette belle cité médiévale, puis vers la forêt de Brocéliande, pour plonger dans un monde de mythes et de légendes.

La Bretagne était vraiment une région sublime.

Les vacances terminées, nous dûmes reprendre les chemins de l'école. Fort heureusement, nos deux universités se trouvaient toutes les deux sur Lille. Nous décidâmes donc, tout naturellement, d'habiter ensemble.

Célya partit rejoindre la Faculté de Médecine de Lille, quant à moi, je m'inscrivis à l'université Lille 1 « Sciences et Technologies ». J'avais trouvé ma vocation dans l'informatique, et visais l'ingénierie. Je n'avais pas de métier en tête, pour le moment, mais j'étais tellement passionné par ce domaine, que j'emmagasinais les informations à grande vitesse et en voulais toujours plus. Célya, elle, voulait devenir médecin. C'était son rêve, depuis toujours.

Avec nos bourses et aides respectives, ainsi que l'argent envoyé par les parents adoptifs de Célya, nous pûmes louer un

petit deux-pièces sans avoir besoin de nous trouver un petit boulot pour financer nos dépenses.

Les études furent difficiles et ne nous laissaient que peu de temps pour les sorties. Mais nous étions ensemble, c'était tout ce qui comptait. Plus les années s'écoulaient, plus nous avions de travail sur le dos, mais le sourire ne nous quittait jamais.



C'est ainsi que, vers la fin de ma quatrième et avant-dernière année d'étude, j'osais sauter le pas. Lors d'un week-end prolongé où nous avions plus de temps pour nous, j'avais organisé un voyage-surprise en amoureux en Italie, à Florence.

Elle en fut émerveillée. Elle rêvait de visiter ce pays, et elle m'entraîna dans des parcours touristiques à en fatiguer plus d'un. Elle voulait tout voir, tout savoir, en deux jours.

Ce fut ainsi que nous commençâmes notre visite de la ville en nous rendant à l'esplanade Michel-Ange (ou Piazzale Michelangelo) afin d'admirer ce splendide panorama de la ville.

Puis nous enchaînâmes par le Palazzo Vecchio, le Ponte Vecchio et ses habitations atypiques, puis le Duomo, majestueuse cathédrale Santa Maria del Fiore.

Cependant, le dîner de départ, dans le restaurant jouxtant notre hôtel, fut l'apothéose de ce court séjour.

Célya était une grande romantique, même si elle tentait de le cacher. Alors je lui sortis le grand jeu, ce soir-là. Le gérant m'autorisa à pousser la chansonnette pour mon aimée. N'étant que peu doué pour l'italien, j'avais opté pour une chanson américaine récente, digne des circonstances actuelles : « Marry me » de Jason Derulo.

Même moi, alors que j'étais l'instigateur de tout ceci, je fus époustouflé par l'ambiance générale qu'engendra ma demande. J'avais apporté ma chanson sur un CD, que le gérant diffusa sur ses haut-parleurs juste avant le dessert. J'avais prétexté une envie pressante, manquant d'imagination sur le moment, certainement à cause du stress, mais elle n'y avait vu que du feu.

Quand les premières notes résonnèrent, son regard fut attiré vers la scène, et elle ne put prononcer le moindre mot, tant la surprise la gagnait.

Alors j'avais pris le micro et avais prononcé les premiers mots<sup>2</sup>.

*« 105 is the number that comes to my head  
When I think of all the years I want to be with you  
Wake up every morning with you in my bed  
That's precisely what I plan to do »*

Elle rit aux éclats, le rouge lui montant aux joues. Alors je continuais à chanter, et les autres clients commencèrent à taper dans leurs mains. J'en avais les larmes aux yeux, car j'arrivais à présent au refrain. Le moment de vérité.

*« I'll say: will you marry me?  
I swear that I will mean it  
I'll say: will you marry me,  
Singing Oh Whoa Oh, Oh Whoa Oh, Oh Whoa Oh, Oh Yeah »*

Son rire avait stoppé net, mais elle avait continué cependant à m'écouter chanter attentivement.

*« How many girls in the world can make me feel like this?  
Baby I don't ever plan to find out*

---

<sup>2</sup> Paroles de la chanson Marry Me, de Jason Derulo.

*The more I look, the more I find the reasons why  
You're the love of my life »*

Lors du second refrain, je n'avais plus eu la force de la regarder dans les yeux sans avorter ma chanson, alors je les avais fermés.

Des pas avaient résonné sur le parquet : quelqu'un courait. C'était elle. J'avais juste eu le temps d'ouvrir les yeux pour la voir se jeter sur moi, des larmes coulant le long de son doux visage.

Nous avons eu le droit à un tonnerre d'applaudissements, sous les cris de joie des clients du restaurant. Puis, ce fut le calme plat durant un bref instant, où tous les regards bifurquèrent vers Célya.

Son « Oui » résonna dans mon cœur, ainsi que dans l'assistance, qui repartit de plus belle.

Ce fut la plus belle soirée de toute ma vie.



Ma dernière année d'études étant bien plus légère que celle de Célya, je pris à ma charge tous les préparatifs pour le

mariage, dont la date était fixée en plein milieu du mois de juillet.

Mon master en poche et une pause de trois mois pour Célya nous permirent de décompresser un week-end en Bretagne, avant le jour J.

Nous eûmes le mariage de nos rêves. Tous nos amis respectifs avaient répondu présents et les parents de Célya avaient posé des congés pour venir nous aider dans les derniers préparatifs. Tout était parfait. Nous avons trouvé évident d'organiser la réception à l'orphelinat, lieu de notre première rencontre qui avait scellé nos destins.

Mademoiselle Célya Bertuzzi épousa alors Monsieur Adam Kowalewski.



Notre voyage de noces se déroula en Italie. Nous avons fait un saut dans notre restaurant préféré de Florence, après avoir visité Venise tout un week-end, puis nous avons exploré chaque recoin de la Toscane.

Le mois suivant, alors que je venais de prendre mes fonctions chez Altran en tant qu'Ingénieur d'Étude .Net, Célya m'avait annoncé une nouvelle qui m'avait comblé de joie : notre famille s'agrandissait.

Elle voulut poursuivre son cursus le plus longtemps possible, mais elle dut s'arrêter à son 7<sup>e</sup> mois : fatigue intense, manque de fer, et interdiction de se déplacer en voiture l'obligèrent à rester chez nous pour les mois à venir.

Thomas entra dans notre vie deux mois plus tard, faisant notre plus grand bonheur.

L'achat d'une maison était devenu obligatoire, car notre petit deux-pièces commençait à ne plus suffire. Nous avons voulu faire bâtir une maison à la périphérie de Lille, afin d'être plus au calme, mais proche de notre travail respectif. Nous y habitons toujours, d'ailleurs !

Mais aujourd'hui, il y a encore du changement à venir : Thomas va avoir une petite sœur ! Il paraît qu'il n'arrête pas d'en parler à sa maîtresse ainsi qu'à ses copains d'écoles !



Ce que le temps peut passer vite, tout de même. Nous venons juste de fêter ses quatre ans... À son âge, Célya et moi, nous nous connaissions déjà.



De fait de son état, elle ne voulut pas ouvrir son cabinet tout de suite, mais préféra poursuivre son travail à l'hôpital pendant encore quelques mois. Car elle avait décidé de prendre un congé parental à la naissance de notre fille. Elle était bien plus fatiguée que lors de sa première grossesse, mais ne quittait jamais son sourire et sa bonne humeur.

Heureusement, notre petit bout de chou était sage et tenait même à l'aider dans certaines tâches de la maison.

Moi, j'étais toujours chez Altran et j'étais content de mon poste. Nous gagnons bien notre vie, nous avons construit un foyer heureux, nous sommes parents d'un merveilleux petit garçon, avec un enfant à naître...

Franchement, on peut dire que nous avons une vie de rêve. Bien sûr, il y a eu des hauts et des bas, mais nous pouvons dire que, pour deux orphelins, la vie s'est bien rattrapée.

On se surprend même à penser, parfois, qu'avec tout le malheur qui nous a frappés dans notre jeunesse, rien de pire ne pourrait nous arriver...



Cet été, nous avons décidé d'agrandir la maison et nous avons donc loué les services d'une entreprise locale pour rajouter deux pièces supplémentaires à notre demeure. Ce n'était pas facile à vivre pour Célya, qui dormait mal la nuit et ne parvenait pas à trouver le sommeil le jour, mais elle s'en accomoda parfaitement et tenait absolument à ce que les travaux soient terminés pour l'arrivée d'Andréa.

Vendredi, mon dernier jour de travail. Maintenant, un mois de vacances s'offre à nous. Un mois de calme et de tranquillité... enfin, si on oublie les travaux.

Cette année, nous ne pouvons pas partir en vacances. Déjà, l'état de Célya ne nous le permet pas, mais avec l'agrandissement de la maison, nous devons être présents.

Rien ne nous empêche, cependant, de partir en week-end ! En une heure, notre décision est prise. Je vais chercher Thomas à l'école. Sa maîtresse ne dira rien : il ne manque

jamais une journée et c'est bientôt la fin de l'année scolaire : à quatre ans et en ce mois de mai, ils ne font que jouer toute la journée.

Une fois de retour à la maison, je suis accueilli par un vieux break garé dans notre allée. Étrange, me dis-je dans un premier temps, car personne dans mon entourage ne possède de véhicule semblable à celui-ci.

Une fois à l'intérieur, un homme, la quarantaine, attend patiemment dans le salon. J'avais raison : je ne connais pas ce type.

Thomas ne manque pas une seconde pour foncer embrasser sa mère. L'homme sourit face à cet instant de bonheur.

Après avoir envoyé Thomas remplir sa valise Spider-Man de ses vêtements, sachant pertinemment qu'il n'en fera rien, trop occupé à jouer, Célya se lève vers moi, un sourire ornant ses lèvres et les yeux pétillants de joie.

Comment un étranger peut-il susciter en elle un tel enchantement ? Je m'assis en face de lui, elle prétexte un je-ne-sais-quoi pour nous laisser seuls et file à la cuisine.



— Bonjour. Adam, c'est bien cela ? s'enquit-il.

Ce que je n'avais alors pas remarqué jusqu'à présent, c'est qu'il a un attaché-case à ses pieds, et qu'une larme coule lentement...

Il a, à présent, toute mon attention.

— C'est bien cela, oui. Que puis-je faire pour vous, Monsieur... ?

— Lefebvre, je m'appelle André Lefebvre.

Il se saisit de sa mallette, l'ouvrit lentement tout en continuant de parler.

— Je m'excuse par avance de faire ainsi irruption dans votre vie. Mais je viens juste de vous retrouver et je n'ai pas réfléchi : dès que j'ai eu votre adresse, j'ai foncé ici aussi vite qu'il m'en était possible. Je réalise seulement maintenant que j'aurais peut-être dû vous prévenir de mon arrivée, ou encore demander la permission d'avoir une entrevue avec vous.

Alors là, je peux dire que ce type m'intriguait au plus haut point. Je n'avais jamais vu ce gars de ma vie, même son nom ne me disait rien, alors que lui me connaissait ?

— Écoutez, Monsieur Lefebvre, je ne vous connais pas, vous devez faire erreur sur la personne.

Alors que je me levais pour le raccompagner à notre porte, il me saisit le bras : les larmes coulaient toujours sans son consentement.

— Je ne me trompe pas, mon garçon, je ne me trompe pas le moins du monde.

Puis, voyant que je n'étais toujours pas convaincu, il rajouta :

— Connais-tu une dénommée Catherine Kowalewski ?

Le monde s'arrêta soudain de tourner.

Une simple phrase, et me voilà revenu vingt-sept ans en arrière, assistant à ce qui restera probablement l'évènement le plus triste de ma vie : une jeune femme, que mon imagination s'entreprit de créer à partir de photographies d'inconnues, son visage en partie masqué par le capuchon de son manteau,

déposant un couffin à la grille de l'orphelinat (celui-là même qui m'a vu grandir), puis s'éloignant, comme soulagée d'un poids, et passant devant « moi » avec le sourire aux lèvres.

Cette scène était, bien entendu, parfaitement imaginée, et non un évènement réel auquel j'avais pu assister. Car *j'étais* ce couffin.

Catherine Kowalewski, un nom que je n'ai entendu pour la première fois, que le jour de mes quinze ans, lorsqu'il m'était venu à l'idée de connaître l'identité de ma mère.

Catherine Kowalewski était ma mère biologique. Celle-là même qui m'abandonna, il y a vingt-sept ans de cela, aux portes de ce qui serait ma demeure pour les années à venir.

Il pleurait à présent, il ne tentait même pas de se ressaisir. Et moi, je fis immédiatement le lien.

— Vous êtes mon... mon...

Non, il n'y avait pas moyen que ce mot ne franchisse mes lèvres. Je ne pouvais, non, je ne voulais même pas l'envisager. J'étais comme Célya, un orphelin ! Cela ne pouvait en être autrement.

— Oui, Adam, je suis bien ton père.

Et voilà... le mot était sorti. Je n'étais pas comme Célya... nous n'étions plus identiques. La vie commencerait-elle à tenter de nous séparer ?

Un ricanement sortit de ma gorge sans que je ne m'en rende compte tout de suite. Je reculais de quelques pas et m'abattit avec fracas dans le fauteuil que j'occupais précédemment.

Un fou rire s'empara brutalement de moi et devint incontrôlable. Un seul regard, empli de détresse, tourné vers mon aimée suffit à lui transmettre mes émotions. Elle comprit instantanément : elle se hâta de me rejoindre et s'assit précautionneusement sur le bras du fauteuil, m'entourant de ses bras aimants.

Cette étreinte eut le mérite de me calmer, et, lentement, je repris pleine possession de mes moyens. Célya resta à mes côtés.

C'est ce moment que choisit André, mon père, pour m'inviter à analyser une pile de papier qu'il avait pris soin de

poser sur la table de salon, en allant se rasseoir durant ma petite *crise*.

Il commença par m'expliquer qu'il n'avait jamais rien su de moi. Ma mère et lui n'avaient à peine que 17 ans à l'époque, et ce n'était qu'une amourette d'adolescents.

Il expliqua comment il en était venu à apprendre mon existence. Tout avait commencé il y a maintenant deux ans, lorsqu'il était revenu en France. Il était retourné dans son village d'enfance et avait ainsi appris la mort tragique de ma mère dans un accident de voiture.

Je ne pus m'empêcher d'esquisser un léger sourire, que Célya distingua, mais qui resta invisible, fort heureusement, aux yeux d'André. Les parents de Célya étaient décédés dans un accident de voiture. Je n'étais peut-être plus orphelin, mais j'avais à nouveau un autre point commun avec ma femme.

Avec les années qui étaient passées, et les remords qu'eurent les parents de ma mère face à André, ils lui apprirent qu'elle avait mis au monde un fils, son fils, après qu'il l'ait quittée.



— Dès lors, j'ai tout tenté pour retrouver ta trace, Adam, tout. Mais tous mes efforts restèrent vains.

J'avais beau tenter de me convaincre que c'était mon histoire, qui m'était contée en cet instant, je n'arrivais pas à me plonger dans son récit. Je n'éprouvais que de la pitié pour cet inconnu.

Célya déposa un baiser sur mon front et se leva.

— Je vais vous faire du café, nous annonça-t-elle.

Ce fut le calme plat durant son absence, comme si c'était elle qui dirigeait notre conversation, et qu'il nous fallait l'attendre pour poursuivre.

M'apercevant que Célya avait fini de préparer le plateau et qu'elle n'allait pas tarder (l'avantage d'une cuisine américaine), je poussais André à continuer.

— Si tous vos efforts ont été vains, comment m'avez-vous retrouvé dans ce cas ?

Il sourit.

— Parce que je suis plus malin que Cat', rétorqua-t-il. Vois-tu, elle aussi, elle était orpheline. Et quand elle t'a abandonné, elle a pris l'identité qu'elle tenait de ses parents biologiques et t'a enregistré avec ce même nom de famille. Catherine Kowalewski est l'identité qui lui a été donnée par ses parents biologiques, elle s'appelait en réalité Cathy Bercout.

Un énorme fracas retentit soudain non loin de nous. En me retournant, je m'aperçus que c'était Célya qui venait de laisser tomber le plateau. La cafetière, les tasses et les biscuits s'écrasèrent au sol en mille morceaux.

Thomas dévala l'escalier au moment où j'accourus vers ma femme.

— Papa, papa ! Qu'est-ce qu'elle a, maman ? s'inquiéta mon petit bonhomme.

— Maman a juste laissé tomber le plateau. Ce n'est rien, Thomas, remonte vite dans ta chambre.

Et je me forçai à lui décerner un sourire des plus naturels. Il m'obéit de suite et remonta l'escalier.

Célya était catatonique, elle ne bougeait plus, ne parlait plus, et aucun sentiment ne se lisait sur son doux visage.

André prit peur également, et vint me prêter main-forte pour l'allonger sur le canapé. Célya se laissa faire.

Elle fut coupée du monde pendant au moins dix bonnes minutes, dix minutes interminables et épouvantables.

Lorsqu'elle revint à elle, elle me regarda dans les yeux, m'exprimant tout son amour, et m'attira à elle pour m'embrasser tendrement. Mais, alors qu'elle me laissa reculer pour la laisser respirer, son regard bifurqua vers André, et elle fondit en larmes.

Je ne sus, avec exactitude, ce qui avait pu la mettre dans un état pareil. J'avais beau ne cesser de lui demander si elle se sentait bien, si elle avait mal quelque part, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Elle sanglotait tellement, qu'elle en était prise de spasmes.

Aussitôt, je demandais à André de rester auprès d'elle et montais les marches, quatre à quatre, pour me ruer au plus vite dans la salle de bain, prendre ses calmants prescrits tout spécialement pour sa condition, et redescendre au plus vite.

Je lui tendis deux cachets avec un grand verre d'eau.

Un long moment après, je continuai de la questionner.

— Chérie, peux-tu me dire ce qu'il ne va pas ? Je t'en prie, dis-nous quelque chose !

Malgré ses pleurs, qui n'avaient pas cessé, je compris qu'elle voulait que je lui ramène la boîte qu'elle avait rangée dans un tiroir de l'armoire, près de l'entrée.

Là, sans que je ne m'en aperçoive, une angoisse commençait, lentement, à se frayer un passage dans tout mon être. Alors, je me concentrais sur la seule chose qui pouvait me maintenir lucide : l'état, plus que préoccupant, de ma femme, de mon âme sœur...

Je retournai ainsi dans le salon pour retrouver Célya, qui commençait à se calmer, toujours allongée dans le canapé, et André, dans le fauteuil que j'occupais précédemment.

Je lui tendis la boîte. Elle l'ouvrit précautionneusement. On aurait même dit qu'elle avait peur de la toucher, ce qui était parfaitement insensé et ridicule.

Quelques papiers provenant de notre orphelinat y étaient entassés dans un dossier, qu'elle sortit et mis de côté. Elle les contempla, silencieusement, durant une longue minute nostalgique, puis retourna toute son attention sur le coffret.

Un autre dossier, plus fin, était maintenant visible. Elle l'avait juste griffé de deux lettres, « P.B ».

Elle tenta de s'en saisir, les mains tremblantes, et me le tendit fébrilement. Elle me fit une petite place, le long de ses jambes, alors je me saisis du dossier et alla m'asseoir, la panique m'ayant gagné entièrement, à présent.

Pourquoi Célya, ma femme, mon âme sœur, ma moitié, voulait-elle à tout prix que je regarde ses papiers au moment même où je venais de rencontrer mon père biologique ?

Elle ne prononça que deux mots, voyant mon interrogation sur ces deux lettres qui ornait ce dossier :

— Parents biologiques.

À ce moment précis, à cette seconde précise, ça en était fini de ma raison. Mon âme s'enferma à double tour dans un

recoin de ma tête, me laissant tel un automate, sans aucun sentiment, sans aucune émotion. Un robot, ni plus ni moins...

J'ouvris alors le dossier, et mon monde s'effondra...

REPUBLICQUE DU MALI Un Peuple - Un But - Une Foi		Acte de naissance N° <u>0099/11</u>	
REGION DE:	<u>District</u>	VOLET N° 3 (Original remis au déclarant)	
CERCLE DE:			
COMMUNE DE:	<u>II</u>		
CENTRE DE:	<u>Principal</u>		
DE:	<u>Missira</u>		
ENFANT	1. Date de naissance	<u>31-08-1990</u>	
	2. Heure de naissance		
	3. Prénom(s)	<u>Célya</u>	
	4. Nom	<u>Bertuzzi</u>	
	5. Sexe	<u>Féminin</u>	
	6. Localité de naissance	<u>Bamako</u>	
FILIACTION	Père	7. Prénom(s) et Nom	<u>Maurice Bertuzzi</u>
		8. Age	<u>23 ans</u>
		9. Lieu de naissance	
	Mère	10. Nationalité déclarée	
		11. Profession	
		12. Prénom(s) et Nom	<u>Cathy Bercout Bertuzzi</u>
		13. Age	<u>19 ans</u>
		14. Lieu de naissance	
		15. Nationalité déclarée	

Acte de naissance de Célya Bertuzzi

Parents : Maurice Bertuzzi et Cathy Bercout Bertuzzi...



La vie n'en avait pas fini avec nous ; en fait, elle ne faisait que commencer. Commencer à jouer avec nous, avec nos passés, nos sentiments, et elle devait s'en délecter !

Jamais je n'aurais cru pouvoir tomber aussi bas, alors que nous menions une vie parfaitement idyllique.

Le reste de la journée s'était déroulé ainsi : Célya toujours allongée sur le canapé, pleurant toutes les larmes de son corps, et moi, ma raison et mon âme m'ayant définitivement fait faux bond. Ne restait qu'André, qui était complètement dévasté, lui aussi, mais qui était encore maître de lui-même. Jamais il n'aurait pu imaginer pareille situation, en voulant simplement retrouver son fils !

Aussi étrange que cela puisse paraître, car je ne l'ai jamais connu, mon père nous fut d'un grand secours pour le reste de la journée. Heureusement d'ailleurs, car nous étions tous deux, Célya et moi, incapables de réagir. Il s'occupa à merveille de Thomas et lui expliqua que ses parents avaient besoin de repos. Il joua le rôle du grand-père à merveille, sans lui dévoiler son identité, bien évidemment.

Il nous raconta ensuite tout ce qu'il avait appris ces deux dernières années. Étant toujours incapable de quoi que ce soit, je me contentais de l'écouter. Mais sa voix était si lointaine...

Il m'apprit que, venant de m'abandonner, ma mère partit en pensionnat dans le sud de la France jusqu'à sa majorité. Une fois sur place, elle eut le coup de foudre pour un bel Italien. Partant en mission humanitaire pour deux ans, elle le suivit. Ils se marièrent une fois arrivés sur place.

— À bien regarder cet acte de naissance (il saisit l'acte de ma bien-aimée), elle vous a eue l'année suivante. Les conditions de vie n'étant pas bénéfiques pour un nouveau-né, ils écourtèrent leur mission et rentrèrent en France avec six mois d'avance. La suite, vous la connaissez, je suppose. Ils sont morts le lendemain dans cet accident de voiture.

Une question me tarauda l'esprit, mais les mots se refusèrent de sortir. Détectant probablement un soubresaut de ma part, il répondit à mon interrogation silencieuse.

— Ils pensaient qu'ils avaient la vie devant eux, jamais ils n'auraient cru devoir justifier de ce mariage et cette naissance aussi vite, et, dans les pays du tiers-monde, surtout s'ils sont en guerre, il est extrêmement difficile, voire



impossible, de se procurer ses papiers. Heureusement que j'ai encore des relations dans l'armée.

Il brandit une liasse de formulaires que je ne sus voir avec clarté.

— Vous en savez quelque chose, Madame, puisque vous avez réussi à avoir cet extrait de naissance, rétorqua-t-il à Célya. Alors, faire le lien avec la première identité de ta mère (il se tourna à nouveau vers moi) était chimérique.

Les pleurs de Célya redoublèrent d'intensité et elle fut prise de spasmes. Mon âme était toujours aux abonnés absents, mais ma raison revint en flèche. Quatre heures étant passées depuis la prise de ses calmants, j'administras à Célya un somnifère et alla la border dans notre lit.

Notre lit... lieu de débauche et de péchés ?

Non... l'amour ne pouvait être péché. Mais étions-nous quand même coupables d'inceste ?

J'ai vingt-sept ans, vingt-huit dans deux mois. Célya vient d'avoir vingt-cinq ans. Toute notre vie, nous avons vécu

sans aucun lien de parenté. Comment aurions pu nous imaginer, un seul instant, être demi-frère et demi-sœur ??

Que va devenir notre vie, nos enfants ? Quel futur pouvons-nous avoir ? À quoi pouvons-nous prétendre ? Que vont penser nos voisins, nos amis ?

Au plus profond de moi, je savais qu'André était un homme bon, digne de confiance, alors je n'eus aucun mal à rester dans la chambre avec Célya pour le reste de la soirée.

Trouver le sommeil fut une autre paire de manches...

# Épilogue

J'ouvris les yeux au petit matin, une voix aiguë criant dans mes oreilles. Célya était déjà réveillée. Elle était rayonnante, malgré ses yeux rougis d'avoir trop pleuré.

Thomas était en train de jouer dans la chambre, avec son doudou préféré. Il hurla de joie quand il me vit réveiller, et courut jusqu'à notre lit pour s'y jeter. Il me serra avec ses petits bras de toutes ses forces et finit par me lâcher en me faisant un gros bisou baveux sur la joue.

— Bonjour, papa ! Tu es guéri ? Tu m'as fait peur, papa. Mais maintenant, ça va !

Il se tourna vers Célya, s'avança doucement vers elle et lui fit le même bisou, puis pivota vers son ventre, le caressa tendrement, et posa délicatement son oreille dessus.

Il resta ainsi un bon moment, où alors est-ce moi qui perdis la notion du temps ? Quoi qu'il en soit, avoir cette vision de pur bonheur devant les yeux m'éclaircit les idées et chassa à tout jamais toutes ces noires idées de mon esprit.

Un seul regard avec mon aimée, et nous nous comprîmes instantanément. Elle esquissa un sourire, sincère cette fois-ci.

Une demi-heure plus tard, nous descendîmes dire bonjour à André, qui avait insisté pour dormir sur le canapé et ainsi s'assurer que tout irait bien. Nous nous retrouvâmes tous les trois pour un petit déjeuner copieux dans la cuisine, Thomas ayant déjà pris le sien.

Nous n'étions pas bavards. Je pense que le silence était nécessaire, après l'ouragan d'hier après-midi.

André nous força à passer la journée chez lui. Il disait qu'il ne fallait pas rester enfermé après ce qu'on venait

d'apprendre, et qu'un changement d'air nous ferait le plus grand bien. Nous avons fini par céder.

Célya monta se changer et habiller Thomas. Quand nous fûmes tous prêts, Célya stoppa net dans l'entrée. Elle fit demi-tour, se dirigea vers l'armoire et ouvrit ce maudit tiroir. Elle ouvrit la boîte à nouveau et en sortit son acte de naissance et les papiers relatifs à la naissance et la jeunesse de ma mère, notre mère.

Un regard, c'est tout ce qu'il nous fallut...

Un regard échangé, un sourire, confiant et plein de promesses d'un avenir sans nuages. Je joignis mes mains aux siennes, qui tenaient toujours cette liasse de papier, et nous les déchirâmes ensemble, sans détourner les yeux l'un de l'autre.

Nous tournant vers André, qui était resté dans l'entrebâillement de la porte et avait donc assisté à la scène, nous analysâmes sa réaction.

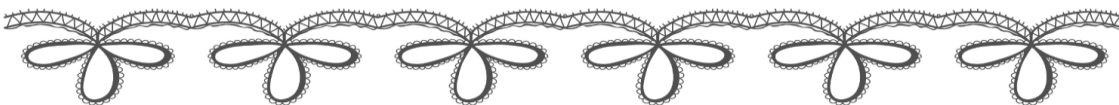
Aucun sourire, aucun regard haineux, juste un léger hochement de tête approbateur, et il poursuivit son chemin vers sa voiture, où nous attendait avec impatience notre enfant.

Il était de notre côté et ne nous jugeait pas. Comment l'aurait-il pu ? Vingt-cinq ans après la mort de celle qui nous avait mis au monde, nous apprenons la vérité sur notre lien ?

Non, nous n'avons rien appris, ce jour-là. Nous n'avons jamais eu ces maudits papiers dans les mains. J'étais né de Catherine Kowalewski, et Célya était née de Cathy Bertuzzi, et ça s'arrêtait là.

J'étais en parfaite santé, Célya était en parfaite santé, il en était de même pour Thomas et Andréa. Nous étions heureux, c'est tout ce qui comptait...

Le reste n'était pas important, après tout...



Vous avez aimé ?

Alors, dites-le en laissant votre avis ! (sur Amazon ou sur mon site [www.delwys.com](http://www.delwys.com))

Si je constate que l'histoire vous tient à cœur, une suite sous forme de roman pourrait voir le jour !

*Delphine Wysocki*



